

LA RÉVOLTE

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

Paraissant tous les huit jours

SOMMAIRE

LE DROIT A LA PARESSE. Paul Lafargue.
A LA RusSE. Raphaël Shoomard.
LE CHANT DES EXPLOITÉS. Théodore Jean.
CRIMINELS ET JURÉS. Louis de Grammont.
PRO PATRIA. H. Duchmann.

LE DROIT A LA PARESSE

(Réfutation du « Droit au Travail » de 1848)

II

Bénédictions du travail

En 1770, parut à Londres, un écrit anonyme intitulé *An Essay on trade and commerce*. Il fit à l'époque un certain bruit. Son auteur, grand philanthrope, s'indignait de ce que « la plèbe manufacturière d'Angleterre s'était mise dans la tête l'idée fixe qu'en qualité d'Anglais, tous les individus qui la composent ont, par droit de naissance, le privilège d'être plus libres et plus indépendants que les ouvriers de n'importe quel autre pays d'Europe. Cette idée peut avoir son utilité pour les soldats dont elle stimule la bravoure ; mais moins les ouvriers des manufactures en sont imbus, mieux cela vaut pour eux-mêmes et pour l'Etat. Des ouvriers ne devraient jamais se tenir pour indépendants de leurs supérieurs. Il est extrêmement dangereux d'encourager de pareils engouements dans un Etat commercial comme le nôtre, où peut-être les sept huitièmes de la population n'ont que peu ou pas de propriétés. La cure ne sera pas complète tant que nos pauvres de l'industrie ne se résigneront pas à travailler six jours pour la même somme qu'ils gagnent maintenant en quatre. » — Ainsi, près d'un siècle avant Guizot on prêchait ouvertement à Londres « le travail comme un frein aux nobles passions de l'homme. » « Plus mes peuples travailleront, moins il y aura de vices, écrivait d'Osterode, le 5 mai 1807, Napoléon. Je suis l'autorité... et je serais disposé à ordonner que le dimanche, passé l'heure des offices, les boutiques fussent ouvertes et les ouvriers rendus à leur travail. » Pour extirper la paresse et courber les sentiments de fierté et d'indépendance qu'elle engendre, l'auteur de l'*Essay on trade* proposait d'incarcérer les pauvres dans des maisons idéales de travail (*ideal workhouses*) qui deviendraient des maisons de terreur où l'on ferait travailler 14 heures par jour, de telle sorte que, le temps des repas soustrait, il resterait 12 heures de travail pleines et entières.

Douze heures de travail par jour, voilà l'idéal des philanthropes et des moralistes du XVIII^e siècle. Que nous avons dépassé ce *nec plus ultra* ! Les ateliers modernes sont devenus des maisons idéales de correction, où l'on incarcère les masses ouvrières, où l'on condamne

au travail forcé pendant 12 à 14 heures, non-seulement les hommes, mais les femmes et les enfants ! Et dire que les fils des héros de la Terreur se sont laissés dégrader par la religion du travail au point d'accepter, après 1848, comme une conquête révolutionnaire, la loi qui limitait à douze heures le travail dans les fabriques ; ils proclamaient comme un principe révolutionnaire le *Droit au travail*. Honte au prolétariat français ! Des esclaves seuls eussent été capables d'une telle bassesse. Il faudrait vingt ans de civilisation capitaliste à un Grec des temps héroïques pour concevoir un tel avilissement.

Et si les douleurs du travail forcé, si les tortures de la faim se sont abattues sur le prolétariat, plus nombreuses que les saute-relles de la Bible, c'est lui qui les a appelées.

Ce travail, qu'en juin 1848 les ouvriers réclamaient les armes à la main, ils l'ont imposé à leurs familles ; ils ont livré aux barons de l'industrie leurs femmes et leurs enfants. De leurs propres mains, ils ont démolé leur foyer domestique ; de leurs propres mains, ils ont tari le lait de leurs femmes ; les malheureuses, enceintes et allaitant leurs bébés, ont dû aller dans les mines et les manufactures tendre l'échine et épuiser leurs nerfs ; de leurs propres mains, ils ont brisé la vie et la vigueur de leurs enfants. — Honte aux prolétaires ! Où sont ces luronnes, toujours trottant, toujours cuisinant, toujours chantant, toujours semant la vie, en engendrant la joie, enfantant sans douleurs les petits sains et vigoureux ? Nous avons aujourd'hui les filles et les femmes de fabrique, chétives fleurs aux pâles couleurs, au sang sans rutilance, à l'estomac délabré, aux membres alanguis !... Elles n'ont jamais connu le plaisir robuste et ne sauraient raconter gaillardement comment l'on cassa leur coquille ! — Et les enfants ? Douze heures de travail aux enfants ! O misère ! — Mais tous les Jules Simon de l'Académie des sciences morales et politiques, tous les Germiny de la jésuiterie, n'auraient pu inventer un vice plus abrutissant pour l'intelligence des enfants, plus corrompeur de leurs instincts, plus destructeur de leur organisme, que le travail dans l'atmosphère viciée de l'atelier capitaliste.

Notre époque est, dit-on, le siècle du travail ; il est, en effet, le siècle de la douleur, de la misère et de la corruption.

Et cependant, les philosophes, les économistes bourgeois, depuis le péniblement confus Auguste Comte, jusqu'au ridiculement clair Leroy-Beaulieu ; les gens de lettres bourgeois, depuis le châtelinesquement romantique Victor Hugo, jusqu'au naïvement grotesque Paul de Kock, tous ont entonné des chants nauséabonds en l'honneur du dieu Progrès, le fils aîné du Travail. A les entendre, le bonheur allait régner sur la terre ; déjà on en sentait la venue. Ils allaient dans les siècles passés fouiller la poussière et les misères féodales pour rapporter de sombres repoussoirs aux délices des temps présents. — Nous ont-ils fatigués, ces repus, ces satisfaits, naguère encore membres

de la domesticité des grands seigneurs, aujourd'hui valets de plume de la bourgeoisie, grassement rentés ; nous ont-ils fatigués avec le paysan du rhétoricien La Bruyère ? Eh bien ! voici le brillant tableau des jouissances prolétariennes en l'an de Progrès capitaliste, peint par un des leurs, par le Dr Villermé, membre de l'Institut, le même qui, en 1848, fit partie de cette société de savants (Thiers, Cousin, Passy, Blanqui, l'académicien, en étaient), qui propagea dans les masses les sottises de l'économie et de la morale bourgeoises.

C'est de l'Alsace manufacturière que parle le docteur Villermé, de l'Alsace des Kestner, des Dolfus, ces fleurs de la philanthropie et du républicanisme industriels. Mais avant que le docteur ne dresse devant nous le tableau des misères prolétariennes, écoutons un manufacturier alsacien, M. Th. Mieg, de la maison Dolfus, Mieg et C^o, dépeignant la situation de l'artisan de l'ancienne industrie : « A Mulhouse, il y a cinquante ans (en 1813, alors que la moderne industrie mécanique naissait), les ouvriers étaient tous enfants du sol, habitant la ville et les villages environnants, et possédant presque tous une maison et souvent un petit champ. » C'était l'âge d'or du travailleur. — Mais alors, l'industrie alsacienne n'inondait pas le monde de ses cotonnades et n'emmilonnait par ses Dolfus et ses Kœchlin. Mais vingt-cinq ans après, quand Villermé visita l'Alsace, le minotaure moderne, l'atelier capitaliste, avait conquis le pays ; dans sa boulimie de travail humain, il avait arraché les ouvriers de leurs foyers pour mieux exprimer le travail qu'ils contenaient. C'étaient par milliers que les ouvriers accouraient au sifflement de la machine ! « Un grand nombre, dit Villermé, 5,000 sur 17,000, étaient contraints par la cherté des loyers, à se loger dans les villages voisins. Quelques-uns habitaient à deux lieues et même deux lieues et quart de la manufacture où ils travaillaient.

Parlant du travail de l'atelier, Villermé ajoute. « Ce n'est pas là un travail, une tâche, c'est une torture, et on l'inflige, à des enfants de six à huit ans... C'est ce long supplice de tous les jours qui mine principalement les ouvriers dans les filatures de coton. » Et, à propos de la durée du travail, Villermé observait que les forçats des bagnes ne travaillent que dix heures, les esclaves des Antilles neuf heures, en moyenne, tandis qu'il existait dans la France qui avait fait la Révolution de 89, qui avait proclamé les pompeux *Droits de l'homme*, « des manufactures où la journée était de seize heures, sur lesquelles on n'accordait aux ouvriers qu'une heure et demie pour les repas. »

O misérable avortement des principes révolutionnaires de la bourgeoisie ! ô lugubres présents de son dieu Progrès ! — Les philanthropes acclament bienfaiteurs de l'Humanité ceux qui, pour s'enrichir en fainéantant, donnent du travail aux pauvres ; mieux vaudrait semer la peste, empoisonner les sources que d'ériger une fabrique capitaliste au milieu d'une popu-

ation rustique. — Introduisez le travail de fabrique et adieu joie, santé, liberté; adieu tout ce qui fait la vie belle et digne d'être vécue.

Et les économistes s'en vont répétant aux ouvriers : travaillez pour augmenter la fortune sociale ! et cependant un économiste, Destutt de Tracy, leur répond : « Les nations pauvres, c'est là où le peuple est à son aise ; les nations riches, c'est là où il est ordinairement pauvre » ; et son disciple Cherbuliez de continuer : « Les travailleurs eux-mêmes, en coopérant à l'accumulation des capitaux productifs, contribuent à l'événement qui, tôt ou tard, doit les priver d'une partie de leur salaire. » Mais assourdis et idiotisés par leurs propres hululements, les économistes de répondre : travaillez, travaillez toujours pour créer votre bien-être ! Et, au nom de la mansuétude chrétienne, un prêtre de l'Eglise anglicane, le révérend Townsend, psalmodie : travaillez, travaillez nuit et jour ; en travaillant, vous faites croître votre misère, et votre misère nous dispense de vous imposer le travail par la force de la loi. L'imposition du travail « donne trop de peine, exige trop de violence et fait trop de bruit ; la faim au contraire, est non seulement une pression paisible, silencieuse, incessante, mais comme le mobile le plus naturel du travail et de l'industrie, elle provoque aussi les efforts les plus puissants ». Travaillez, travaillez, prolétaires, pour agrandir la fortune sociale et vos misères individuelles ; travaillez, travaillez, pour que devenant plus pauvres, vous ayez plus de raison de travailler et d'être misérables. Telle est la loi inexorable de la production capitaliste.

Parce que prêtant l'oreille aux fallacieuses paroles des économistes, les prolétaires se sont livrés corps et âme au vice du travail, ils précipitent la société tout entière dans ces crises industrielles et de surproduction qui convulsent l'organisme social. Alors, parce qu'il y a pléthore de marchandises et pénurie d'acheteurs, les ateliers se ferment et la faim cingle les populations ouvrières de son fouet aux mille lanières. Les prolétaires abrutis par le dogme du travail, ne comprenant pas que le sur-travail qu'ils se sont infligés pendant le temps de prétendue prospérité est la cause de leur misère présente, au lieu de courir aux greniers à blé et de crier : « Nous avons faim, nous voulons manger !... Vrai, nous n'avons pas un rouge liard, mais tout gneux que nous sommes, c'est nous cependant qui avons moissonné le blé et vendagé le raisin... » — Au lieu d'assiéger les magasins de M. Bonnet de Jujurieux, l'inventeur des couverts industriels et de clamer : « M. Bonnet, voici vos ouvrières ovalistes, moulineuses, fileuses, tisseuses, elles grelottent sous leurs cotonnades rapetassées à chagriner l'œil d'un juif et cependant, ce sont elles qui ont filé et tissé les robes de soie des cocottes de toute la chrétienté. Les pauvresses travaillant treize heures par jour, n'avaient pas le temps de songer à la toilette, maintenant, elles ont des loisirs et veulent jouir un peu des fruits de leur travail. Allons, M. Bonnet, livrez vos soieries, M. Harmel fournira ses mousselines, M. Poyer-Quertier ses calicots, M. Pinet ses bottines pour leurs chers petits pieds froids et humides... Vêtues de pied en cap, et fringantes, elles vous feront plaisir à contempler. Allons, pas de tergiversations ; — vous êtes ami de l'humanité, n'est-ce pas, et chrétien par dessus le marché ? — Mettez à la disposition de vos ouvrières la fortune qu'elles vous ont édifiée avec la chair de leur chair. — Vous êtes ami du commerce ? — Facilitez la circulation des marchandises ; voici des consommateurs tout trouvés ; ouvrez-leur des crédits illimités. Vous êtes bien obligé d'en faire à des négociants que vous ne connaissez ni d'Adam ni d'Eve, qui ne vous ont rien donné, pas même un verre d'eau. Vos ouvrières s'acquitteront comme elles le pourront ; si au jour de l'échéance, elle gambettisent leurs promesses et laissent protester leur signature,

vous les mettez en faillite, et si elles n'ont rien, vous exigerez qu'elles vous paient en prières : elles vous enverront en paradis, mieux que vos sacs noirs, au nez gorgé de tabac. »

Au lieu de profiter des moments de crise pour une distribution générale des produits et un gaudissement universel, les ouvriers, crevant de faim, s'en vont battre de leur tête les portes de l'atelier. Avec des figures hâves, des corps amaigris, des discours piteux, ils assaillent les fabricants : « Bon M. Chagot, doux M. Schneider, donnez-nous du travail, ce n'est pas la faim, mais la passion du travail qui nous tourmente ! » Et ces misérables qui ont à peine la force de se tenir debout, vendent douze et quatorze heures de travail deux fois moins cher que lorsqu'ils avaient du pain sur la planche. Et les philanthropes de l'industrie de profiter des chômes pour fabriquer à meilleur marché.

Si les crises industrielles suivent les périodes de sur-travail aussi fatalement que la nuit le jour, traînant après elles le chômage forcé et la misère sans issue, elles amènent aussi la banqueroute inexorable. Tant que le fabricant a du crédit, il lâche la bride à la rage du travail, il emprunte et emprunte encore pour fournir la matière première aux ouvriers. Il fait produire, sans réfléchir que le marché s'engorge et que, si ses marchandises n'arrivent pas à la vente, ses billets viendront à l'échéance. Acculé, il va implorer le juif, il se jette à ses pieds, lui offre son sang, son honneur. « Un petit peu d'or ferait mieux mon affaire, répond le Rothschild, vous avez 20,000 paires de bas en magasin, ils valent vingt sous, je les prends à quatre sous. » Les bas obtenus le juif les vend six et huit sous, et empoche de frétilantes pièces de cent sous qui ne doivent rien à personne : mais le fabricant a reculé pour mieux sauter. Enfin, la débâcle arrive et les magasins dégorgeant ; on jette alors tant de marchandises par la fenêtre, qu'on ne sait comment elles sont entrées par la porte. C'est par centaines de millions que se chiffre la valeur des marchandises détruites ; au dernier siècle on les brûlait ou on les jetait à l'eau.

Mais avant d'aboutir à cette conclusion, les fabricants parcourent le monde en quête de débouchés pour les marchandises qui s'entassent ; ils forcent le gouvernement à annexer des Congo, à s'emparer des Tonkin, à démolir à coups de canon les murailles de la Chine, pour y écouler leurs cotonnades. Aux siècles derniers, c'était un duel à mort entre la France et l'Angleterre à qui aurait le privilège exclusif de vendre en Amérique et aux Indes. Des milliers d'hommes jeunes et vigoureux ont rougi de leur sang les mers, pendant les guerres coloniales des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles.

Les capitaux abondent comme les marchandises. Les financiers ne savent plus où les placer ; ils vont alors, chez les nations heureuses qui les lèzardent au soleil en fumant des cigarettes, poser des chemins de fer, ériger des fabriques et importer la malédiction du travail. Et cette exportation de capitaux français se termine un beau matin par des complications diplomatiques : en Egypte, la France, l'Angleterre, l'Allemagne étaient sur le point de se prendre aux cheveux pour savoir quels usuriers seraient payés par les premiers ; par des guerres du Mexique où l'on envoie des soldats français faire le métier d'huissiers pour recouvrer de mauvaises dettes.

Ces misères individuelles et sociales, pour grandes et innombrables qu'elles soient, pour éternelles qu'elles paraissent, s'évanouiront comme des hyènes et les chacals à l'approche du lion, quand le Prolétariat dira : « Je le veux. » Mais pour qu'il parvienne à la conscience de sa force, il faut que le Prolétariat foule aux pieds les préjugés de la morale chrétienne, économique, libre-penseuse ; il faut qu'il retourne à ses instincts naturels, qu'il

proclame les *Droits à la paresse*, mille et mille fois plus nobles et plus sacrés que les phthériques *Droits de l'homme* concoctés par les avocats métaphysiciens de la révolution bourgeoise ; qu'il se contraigne à ne travailler que trois heures par jour, à fainéanter et bombarder le reste de la journée et de la nuit.

Jusqu'ici ma tâche a été facile, je n'avais qu'à décrire des maux réels bien connus de nous tous, hélas ! Mais convaincre le Prolétariat que la morale qu'on lui a inoculée est perverse, que le travail effréné auquel il s'est livré dès le commencement du siècle est le plus terrible fléau qui jamais ait frappé l'humanité, que le travail ne deviendra un condiment des plaisirs de la paresse, un exercice bienfaiteur à l'organisme humain, une passion utile à l'organisation social que lorsqu'il sera sagement réglé et limité à un maximum de trois heures par jour, est une tâche ardue et audessus de mes forces ; seuls des physiologistes, des hygiénistes, des économistes communistes pourraient l'entreprendre. Dans les pages qui vont suivre, je me bornerai à démontrer qu'étant donnés les moyens de production modernes et leur puissance reproductive illimitée, il faut mater la passion extravagante des ouvriers pour le travail et les obliger à consommer les marchandises qu'ils produisent.

(à suivre)

PAUL LAFARGUE.

A LA RUSSE

A Gabriel Bonnet

A son retour de Saint-Petersbourg, où il avait longtemps occupé le poste d'attaché militaire, le colonel Savat-Bardez fut nommé au 234^e de ligne, son prédécesseur s'étant vu fendre l'oreille sans mitaines, en récompense des attentions vraiment ridicules et scandaleuses dont il avait fait preuve à l'égard de ses hommes.

Pour réintégrer cette unité gangrenée dans les saines traditions d'obéissance passive et d'abrutissement méthodique qui sont l'honneur et « la force principale des armées », il ne fallait rien moins que la poigne acérée d'un Savat-Bardez. Le nouveau colonel avait carte blanche ; tous les moyens seraient bons. Un régiment où les soldats se trouvaient nourris à peu près, pas trop fourbus, assez justement traités ? Mais ça ne pouvait pas durer, ça changerait, tonnerre de bleu ! la moitié de l'effectif en dut-elle aller voir à Biribi de quel bois se chauffait le ministre.

Et ça changea, effectivement. En un rien de temps, le 234^e de l'arme — des chiens de Parigots, pour la plupart — vous fut terrorisé, réduit, maté comme un simple toutou. On ne bougea plus, je vous en réponds : on ne crâna guère, je vous en fiche mon billet ! Ça pivotait, et raide ! Pour un soupir de travers, c'étaient des quinze jours de grosse boîte ; et puis des marches forcées, des contre-appels, des revues perpétuelles autant qu'inopinées et, quant aux permissions, *macache !*

Les officiers eux-mêmes ne savaient plus à quel saint se vouer et tremblaient dans leurs bottes quand, au rapport, le colonel disait, d'une toute petite voix flûtée, paternelle : « Je suis le père du régiment, vous entendez ? » sachant bien qu'après cette phrase, inoffensive en apparence, on n'y coupait jamais de sa quinzaine d'arrêts.

« Une discipline russe, je ne connais que cela ! » répétait sans cesse Savat-Bardez, car il avait rapporté de Russie un débordant enthousiasme pour les mœurs de nos frères du Nord et en particulier pour leurs coutumes militaires.

Une, entre autres, l'avait ravi. Quand un colonel russe arrive devant le front de son régiment, il ne manque jamais de s'écrier d'une